

port de Montevideo, pour 1842 :
sept millions, trois cent vingt et
un mille, soixante-six piastres, ci 7,321,066

VALEUR TOTALE DES ARTICLES EXPORTÉS DEPUIS
1838 JUSQU'EN 1842 INCLUSIVEMENT.

1838.

La valeur des articles exportés
monte à cinq millions, six cent
onze mille, cinq cent quatre-vingt
deux piastres, ci 5,611,582

1839.

La valeur des articles exportés
monte à huit millions, quatre cent
soixante et onze mille, neuf cent
vingt-six piastres, ci 8,471,926

1840.

La valeur des articles exportés
monte à sept millions, huit cent
vingt et un mille, sept cent vingt
piastres, ci 7,821,720

1841.

La valeur des articles exportés
monte à six millions, huit cent
quatre-vingt six mille, huit cent
quatre-vingt-dix-huit piastres, ci 6,886,898

1842.

La valeur des articles exportés
monte à sept millions, trois cent
vingt et un mille, soixante-six
piastres, ci 7,321,066

Total (en piastres) 36,113,122

En cinq ans, le commerce d'exportations
de Montevideo s'est élevé à la valeur de
36,113,122 piastres, ou bien, fr. 159,620,999
centimes 24.

La part totale de l'Angleterre, dans ces
cinq années, s'élève à dix millions, cinq cent

Fargeolles, un peu embarrassé par la tournure que pre-
naient les choses, et dans la crainte peut être de perdre
son témoin, essaya à la confirmer dans son erreur.

—Tu es deviné, Finot, dit-il, on ne veut que s'égarer à
tes dépens; prends ta revanche, ne fais semblant de rien
—et dis résolument que je veux me battre au sabre. Va, le
déjeuner tient toujours.

Le commissaire, convaincu, s'avanga d'un air dégagé
sur le terrain, déclara qu'on se battait au sabre et qu'on
pouvait faire aux deux antagonistes le signal de marcher
l'un sur l'autre.

Fargeolles fit quelques pas en avant, se mit en garde et
attendit Jules, qui vint à lui. Les fers se heurtèrent.

—Mais prenez donc garde, s'écria le vieil employé,
vous allez vous blesser!

—Taisez-vous donc, commissaire, dit Desbagues, qui
l'épée à la main présidait au duel.

—Allons, allons, messieurs, la plaisanterie a assez du-
ré; je sais qu'on se moque de moi, arrêtez-vous et que
tout ceci finisse!

Desbagues, impatienté, repoussa l'agent comptable avec
un geste de dédain. Au même instant un juronnet affreux
se fit entendre. Fargeolles était tombé baigné dans son
sang.

—Je savais cependant tirer le sabre! fut sa première
exclamation. Le Messie de Fargeolles était une large

quatre-vingt-mille, deux cent cinquante-trois
piastres, ci 10,580,253

Celle de la France, à quatre
millions, six cent cinquante-neuf
mille, huit cent douze piastres, ci 4,659,812

Total (en piastres) 15,240,065

Ce total, converti en francs, forme une
somme de soixante-sept millions, trois cent
soixante et un mille, quatre-vingt-sept francs,
30 centimes.

Nous présenteront bientôt un résumé des
importations.

A. DELACOUR.

Nous recevons la lettre suivante :

A M, le rédacteur en chef du *Patriote Français*.

Mon cher camarade,

C'est le cœur navré de douleur et soulevé d'indignation,
que je vous adresse le récit des atrocités, auxquelles ont
été soumis nos deux malheureux compatriotes, MYRIEN,
artilleur, et JEAN-BAPTISTE, tambour de la 3^{ème}, tombés
au pouvoir de l'ennemi dans la journée du 5.

D'après les renseignements que je m'étais procurés,
j'avais acquis la certitude qu'ils avaient été mis en croupe
de deux cavalier, et conduits au camp du général Oribe.
Cette version était vraie, mais aujourd'hui, je rencontrai
chez M. le général PAX, deux femmes, dont les maris son-
nent avec le général RIVERA, et que pour cette raison, Oribe
expulsa inhumainement de leur domicile, situé au Miguelo,
avec 44 autres, qui sont arrivées ce matin aux avant-
postes. Ces deux femmes, dont la plus âgée se nomme
Marica Bos, et l'autre, sa belle sœur, ont vu nos deux
infortunés compatriotes passer devant leur domicile, escortés
par une bande de cannibales, qui tous se disputaient
la joie de les égorger.

Après avoir été promenés par tout le camp, endurant
tous les outrages imaginables, lardés avec les pointes des
lances et des couteaux, couverts de sang et de boue, ils
arrivèrent un peu en avant de la quinta de D. José La-
puente; là, une soldatesque effrénée s'empara d'eux pres-
que expirants, leur coupa d'abord les parties, leur ouvrit
le ventre, leur arracha les entrailles et le cœur, leur en-
leva les chairs et la peau des côtes, comme pour confec-
tionner un *asado*, et enfin leur coupa le cou, en les lai-
sant au milieu du champ, où ils avaient trouvé une mort
accompagnée de toutes les circonstances d'une cruauté de
Caribes. Une autre femme, témoin oculaire, fait sa

entaille à la hanche droite. Jules s'empressa de lui porter
secours.

—Maladroit! lui dit Fargeolles en ricanant encore, ne
voyez-vous pas qu'on va me porter chez la mère de vo-
tre Antonina.

Puis, comme Jules faisait un geste pour l'aider à s'a-
seoir:

—Ne me touchez pas! dit-il avec une sorte de colère
vous vous croyez quite trop tôt.

Après cette menace, que son adversaire seul avait pu
entendre, il s'évanouit.

Le chirurgien major et le mousse s'approchèrent.

—Ah ça! dit le commissaire, c'était donc sérieux?

Jules regarda d'un air étonné, haussa les épaules et
tourna le dos; puis il se dirigea vers l'habitation de M. de
la Rizière.

Déjà un attroupement de nègres se formait autour des
officiers. L'alarme était donnée. Quand le jeune enseigne
arriva à la porte, il rencontra l'administrateur qui accou-
rait en robe de chambre et d'un air effaré:

—Bonjour, monsieur Jules, qu'y a-t-il donc? On me
réveille en sursaut pour me parler d'un duel entre officiers
de marine.

—Un duel a eu lieu, en effet, et je viens vous demander
l'hospitalité pour M. Fargeolles, qui est blessé.

—Avec qui s'est-il battu?

déposition à la commission Cette déposition sera publiée
demain; vous la traduisez, j'en suis sûr, pour apprendre
aux Français, à la France, à l'Europe et au monde entier,
comment se fait une guerre impie, en face de notre
pavillon, d'un consul et d'un amiral français.

Agréez, etc., etc.

Le colonel de la Légion Française,
THIEBAUT.

Montevideo, 10 juillet 1843.

Cette lettre nous fournit l'occasion de déclarer que, il
y a quelques jours, M. le vice-amiral Massieu de Cler-
val a signifié au général Oribe, qu, s'il traitait encore
l'égorgement de ses prisonniers de guerre, il le traiterait
en ennemi. Cette communication énergique de M. Mas-
sieu de Clerval a droit à tous nos éloges; nous avons été
heureux, nous avons été fiers d'en avoir connaissance.
Maintenant que M. le vice-amiral veuille bien lire les
faits positifs articulés plus haut: sa conscience lui dic-
tera son devoir.

A. DELACOUR.

Hier, les frégates et les embarcations de guerre na-
tionales ont salué de deux salves de 21 coups de canon
l'heureux anniversaire de l'indépendance de la République
Argentine, dont faisait partie cet état, lorsque cette indé-
pendance fut proclamée.

NOUVELLES DU SOIR.

La mort du sergent major D. Manuel Sierra de l'ar-
mée ennemie, est péniement confirmée.

On assure qu'Artagabeytia a été blessé dangereusement
dans les dernières guerilles.

Nous avons vu aujourd'hui deux passés de l'ennemi.
Une force de 400 hommes de l'armée nationale a pénétré
jusqu'au saladero de Legris.

FRANCE.

PARIS, 26 AVRIL.

La Chambre des communes d'Angleterre a repris le 24
le cours de ses séances. M. d'Israeli ayant adressé des
interpellations à sir Robert Peel au sujet des affaires de la
Serbie, le premier ministre s'est contenté d'exposer briève-
ment l'état de la question, en ajoutant qu'il ne pouvait
donner aucune réponse catégorique. Il a aussi annoncé
qu'il répondrait le lendemain aux interpellations que lui
adressait lord John Russell au sujet des négociations com-
merciales avec le Portugal et le Brésil. Quant à celles
qui avaient été engagées avec la première de ces puissances.

—Vous le saurez plus tard; mais on l'apporte ici, on
entre dans l'avenue; veuillez aller le recevoir.

A ces mots, Jules salua M. de la Rizière, et bientôt il
se trouva seul près de la maison. Antonina parut à l'une
des croisées du rez-de-chaussée; elle l'aperçut et s'écria
involontairement:

—Ah! ce n'est pas lui qui est blessé!

—Quoi! dit l'enseigne en s'approchant, vous sauriez
déjà...

—Je me doutais que la rencontre aurait lieu ce matin;
je n'en ai pas dormi de la nuit.

—Merci, du fond du cœur, mademoiselle; mais com-
ment avez-vous deviné la vérité? Je n'en avais rien dit à
personne.

—Vous oubliez, monsieur Jules, que j'avais été le té-
moin de votre discussion avec M. Fargeolles sur le pont
du navire.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, un seul mot, le temps pressé
mes amis amènent ici M. Fargeolles; votre mère va venir
sans doute près de vous, et il faut que je vous quitte,
quand j'aurais encore tant de choses à vous dire. Je vais
être mis aux arrêts, des mois peuvent s'écouler sans que
je vous revois; mon ennemi mortel sera près de vous. Ne
prétez pas l'oreille à ses calomnies; oubliez pas celui qui
vous aime de toute son âme; ne m'en veuillez pas surtout
d'oser ici, sous l'empire de ces circonstances pressantes,
rompre un silence que j'aurais voulu garder. Que mon

ces, il paraît certain aujourd'hui qu'elles ont été définitivement et décidément rompues. *Le Times* publie la correspondance suivante de Lisbonne, du 17 avril :

« Les négociations entre notre cabinet et le gouvernement britannique sur la question du tarif, sont définitivement rompues. L'ambassadeur britannique a reçu du comte Aberdeon l'ordre formel de les rompre. Cette issue de l'affaire exercera une influence fâcheuse sur les intérêts vignicoles du pays. Hier il y a eu chez-il des ministres. Le duc de Palmella a communiqué au conseil une note de lord Howard de Walden, annonçant la rupture des négociations. Il est dit dans cette note que les bases proposées dans l'ultimatum du gouvernement portugais sont si éloignées de celles que le cabinet britannique avait adoptées, qu'il serait inutile de continuer les négociations. La note se termine par l'expression des regrets de l'ambassadeur que la négociation n'ait pas réussi. Le duc de Palmella a rédigé immédiatement, d'accord avec ses collègues, une lettre en réponse à la note dans laquelle le ministre exprime de son côté le regret que lui fait éprouver la non-réussite de cette affaire. Il ajoute que si le cabinet britannique avait fait quelque proposition spéciale, le ministère portugais aurait pu y adhérer. Le ministère est sérieusement alarmé. M. Costa Cabral et M. Gomez de Castro ont fait à faire avec les habitants d'Oporto, et l'on attend avec anxiété des nouvelles de cette ville. L'état de Madère est plus fâcheux encore, et le gouvernement a l'intention de présenter immédiatement un projet de loi aux Cortès, réduisant de 50 pour 100 les droits de douanes qu'on y percevait.

(Débats.)

Le Roi prendra le deuil le 2 mai prochain, pour onze jours, à l'occasion de la mort de S. A. R. le duc de Sussex, oncle de S. M. la Reine de la Grande-Bretagne.

[Débats.]

NOUVELLES D'ESPAGNE.

On écrit de Barcelone, le 17 avril :

« Nos journaux publient un document de la plus haute importance : c'est une représentation que la municipalité de cette ville adresse aux Cortès pour demander la mise en accusation des ministres et leur jugement par le Sénat.

« La municipalité, dans un langage qui ne serait excusable que le lendemain du bombardement, rappelle ce triste fait, les impositions arbitraires dont la population fut frappée, les exécutions militaires et tous les autres actes qui furent la conséquence des troubles du mois de novembre dernier.

« Dans cette représentation les ministres sont traités de

amour-méme soit mon excuse, car je vous dis adieu, et mon persécuteur va rester ici. Ah ! pourquoi ne suis-je point le blessé !

La jeune fille avait rugi, et elle eût répondu peut-être si Mme de la Rizière, soutenue par ses créanciers, n'était sortie de la maison en poussant les hauts cris :

— Ciel ! mon Dieu ! quelle horreur ! disait elle. M. Fargeolles blessé à mort !

— Calmez-vous, madame, dit le docteur, la blessure est grave, mais elle n'est point mortelle. J'en ai l'espérance. Veuillez nous permettre d'entrer et de poser le premier appareil.

Jules et Desbagues retournèrent à bord de la *Sévère*, où le service les appelait ; dès que le duel y fut connu, ils y furent consignés par M. de Kergal. Les commissaires et le chirurgien ne quittèrent pas Fargeolles, qui avait repris ses sens, et ne tarda pas à dire à son témoin, avec son ton habituel d'ironie :

— Vous voyez bien, bonhomme, vous dèjeunerez avec papa la Rizière.

— C'est égal, répéta l'écrivain, vous m'avez pris en traître, et ce n'est pas bien.

La mauvaise humeur de l'agent comptable ne tarda pas à s'accroître encore, car il se vit compris dans la mesure qui condamnait Jules et Desbagues aux arrêts jusqu'au parfait rétablissement de Fargeolles. Sur ces entrefaites, la corvette de charge fut expédiée à Sainte-Marie de Ma-

la manière la plus impitoyable, ils sont qualifiés de monstres, d'inhumains, d'hommes incapables, indignes du nom d'Espagnols, et autres gentillesses de ce genre.

« Il est probable que cette représentation sera lue aux Cortès, et dans ce cas il faut s'attendre à des discussions très chaleureuses ; car on sait que les députés catalans sont disposés à demander compte au cabinet de sa conduite à l'occasion des événements de l'année dernière. »

(Débats.)

— On écrit de la frontière de Catalogne, le 20 avril :

« Quatorze habitants d'Agullana ont été arrêtés, le 17 au soir, pour avoir chanté des chansons républicaines. Ils sont maintenant enfermés dans les prisons de Figuières. Dans le trajet, ils ont reçu des coups de baïonnette des soldats qui les escortaient.

« Le régiment d'Amérique (14^e d'infanterie) est parti pour Barcelone ; il est remplacé à Figuières par le régiment de Cordova (10^e d'infanterie). »

NOUVELLES DIVERSES.

— On lit dans les journaux anglais du 24 avril :

« On a lu samedi, à Kensington Palace, le testament du duc de Sussex, en présence du duc de Cambridge, de lord Dinorben, du colonel Tynto, et de M. Walker, intendant de sa maison, ses exécuteurs testamentaires. Dimanche matin on a procédé à l'autopsie du corps. C'est M. Benjamin Brodie, chirurgien de la Reine, qui a fait l'opération. M. Belnes a moulé la tête ; puis MM. Nussey et Dupasquier ont recouvert le cadavre d'une couche de cire. D'après les ordres du lord chambellan de Sa Majesté, comte de Laware, le corps a été déposé dans un cercueil d'acajou. Après le décès de Son Altesse et quelques arrangements intérieurs, la duchesse d'Inverness a pu voir les restes mortels de son mari ; elle était profondément affligée. On dit que le prince a exprimé dans son testament le désir d'être enterré au cimetière de Kensall-Green, et non dans la chapelle de Windsor, afin que sa femme pût un jour reposer auprès de lui.

« En 1832, lorsqu'un bill sur l'anatomie fut présenté à la Chambre des Pairs, le duc avoua son désir d'être transporté après sa mort dans un hôpital public pour y être disséqué. Quoique son vœu n'ait pas été accompli, c'est un fait intéressant, ne serait-ce que le duc ait mis dans son testament que les résultats de l'autopsie devraient être publiés par les chirurgiens.

« Les franc-maçons de la loge de Saint-Luc ont pris la résolution unanime de fermer leurs boutiques et magasins, de cesser leurs travaux tour à tour, jusqu'à ce que les derniers devoirs aient été rendus à leur illustre frère.

« La loi par laquelle le mariage de lady Augusta Murray

de Madagascar. Pendant cette absence, le blessé guérit parfaitement ; mais comme son navire était à la mer, il attendit le retour à l'habitation de la Rizière.

Le sous-commissaire colonial fut bien forcé de supporter la présence d'un étranger dont l'influence grandissait chaque jour dans sa maison. Fargeolles, initié à tous les secrets de la famille, plus encore par haine pour Jules que par amour pour Antonine, avait essayé de plaire à la famille. Il s'était fait pour elle d'une excessive prévenance et avait continué de flatter habilement les petits travers de Mme de la Rizière ; mais la jeune fille lui opposa une réserve pleine de dignité : jamais il ne la rencontrait seule ; elle se réfugiait sous l'égide maternelle, ou plus souvent encore près de M. de la Rizière, qui souffrait trop de l'influence de Fargeolles sur l'esprit de sa femme pour ne l'avoir point pris en aversion.

Fargeolles avait donc compté sans l'antipathie d'Antonine, dont l'esprit délié avait pénétré ses projets. Tandis qu'il cherchait à rassurer du consentement de madame de la Rizière, Antonine mettait toute son adresse à reporter vers Jules les pensées de son père. Jules était le texte habituel de leurs conversations ; peu à peu le sous-commissaire devint sans s'en douter le confident même de sa fille. Tel était l'état des choses quatre mois environ après le duel des deux rivaux. Desbagues et Papillon parurent au bout de l'avenue.

— Enfin ! s'écria la jeune fille.

avec le duc de Sussex est annulé date de 1822, sous le règne de George III. Cette loi fut nécessaire par les mariages du duc de Gloucester, frère du roi, avec la veuve de comte Waldegrave, du duc de Cumberland avec la veuve du colonel Horton. Cette loi portait qu'aucun des descendants de George II ne pourrait se marier avant l'âge de vingt-cinq ans, et qu'à cet âge le consentement du Parlement serait nécessaire pour valider le mariage.

— On lit dans le *Sax* du 24 avril :

« Le tunnel de la Tamise continue à attirer la foule des visiteurs : 47,000 personnes ont traversé le tunnel dans ces trois derniers jours.

« On a saisi hier le brick espagnol *Sargis* pour contrebande. Des renseignements étant venus à la police de la Tamise, les agents se sont présentés à Granite-Wharf, où le brick réparait son basting, pour procéder à une visite ; mais l'équipage, armé de couteaux, ayant menacé les agents, on a dû recourir à la force. A bord on a trouvé une grande quantité de cigares dans diverses parties du bâtiment, mais surtout à l'avant. »

— On écrit de Toulon, le 20 avril :

« *La Surprise*, qui arrive de Syrie, avait à bord cinq Polonais. Ces malheureux, faits prisonniers par les Russes en 1831, furent envoyés au Caucase, d'où ils sont parvenus à s'évader ; ils ont traversé des contrées immenses et sont enfin arrivés à Beyrouth ; c'est là que, par les soins du consul français, ils ont été embarqués à bord du brick *la Surprise*. Ces exilés portent encore sur leurs corps les marques horribles du plus dur esclavage. »

(Débats.)

« D'après les renseignements officiels émanés de l'administration générale de l'enregistrement et des domaines, la situation de la propriété foncière, par rapport au capital qu'elle représente, au revenu qu'elle procure et aux inscriptions hypothécaires qui la grevent, se resume ainsi qu'il suit :

La valeur capitale de la propriété foncière (revenu multiplié par 15 c.) s'élève à plus de 40,000,000,000 fr. ; son revenu (calcul de 1830) s'élève à 1,580,597,000 fr. Elle est grevée de 5,100,000 inscriptions hypothécaires représentant un capital de 11,740,000,000 fr. En 60, l'intérêt hypothécaire s'élève à 596,234,010 fr., c'est-à-dire à plus du tiers du revenu.

— Les journaux de Madrid et de Barcelone vont jusqu'au 14. Ils ne contiennent rien d'important.

Une bande carliste s'est montrée du côté de Solsona (Catalogne) ; le gouverneur a fait sortir de la ville que quelques détachements de troupes afin de la poursuivre et de la détruire.

— On lit dans la *Gazette de Dantzick* du 12 avril :

« Une émeute assez grave a éclaté aujourd'hui en cette ville à l'occasion du déchargement des grains, un homme a été tué et par suite des charges exécutées par la cavalerie, plusieurs individus ont été renversés et écrasés. Un grand nombre de blessés sont transportés dans les hôpitaux de la ville. »

(Commerce.)

— Dieu soit loué ! dit l'administrateur, voici la *Sévère* arrivée, et nous allons être débarrassés de ce monsieur.

L'élève de marine salue respectueusement, et après les compliments d'usage, demanda des nouvelles de Fargeolles.

— Fort heureusement il est rétabli, dit M. de la Rizière.

— En ce cas, j'ai à lui communiquer des ordres importants. M. Labranche, notre lieutenant, est mort à Sainte-Marie ; il faut que M. Fargeolles se rende à bord immédiatement pour le remplacer.

Antonine pâlit : le climat de la petite colonie française de Madagascar est si souvent mortel, qu'elle était inquiète pour Jules.

— Et M. Benard, se porte-t-il bien ? demanda l'administrateur.

— Parfaitement, dit l'élève en s'éloignant, car il venait d'apercevoir Fargeolles assis à l'autre bout de l'avenue à côté de Mme de la Rizière.

Un horrible sourire de joie rayonna comme un éclair sur les traits de l'enseigne de vaisseau lorsqu'il apprit la nouvelle que lui apportait Desbagues. Il se contenta cependant, et demanda avec une pitié sainte des détails sur le déplorable événement dont la conséquence était pour lui la liquidation de la *Sévère*.

[La suite au prochain numéro.]

VARIETES.

LE PROBLEME.

(Suite.)

— Rien ne vous manquera, répondit le pape.

L'architecte se mit à genoux, en s'écriant avec exaltation: « Je périrai ou je relèverai l'obélisque. Je vous comprends, saint-père; vous ne pouvez me faire grâce sans porter atteinte à votre dignité, mais vous me punirez d'une manière digne de votre grande âme et qui, je l'espère, immortalisera mon nom. Je ne vous demande plus que votre bénédiction.

— Au jour décisif je vous la donnerai, répondit le pape qui avait peine à dissimuler son émotion; allez, maintenant, et faites vos préparatifs.

L'architecte s'inclina pour baiser la mule du successeur de St-Pierre, et s'éloigna.

Quelques jours après, l'ancien cirque de Néron était couvert d'une multitude d'ouvriers. L'énorme obélisque gisait encore sur la même place, mais entouré de cercles de fer qui lui donnaient un poids de plus de quarante milliers. Le chemin qui conduisait à la place Saint-Pierre était encombré de rouleaux volumineux; et les préparatifs que l'on faisait sur cette place étaient si gigantesques que les Romains, quoiqu'ils eussent grande confiance dans l'habileté de Fontana, se désolaient du succès de l'entreprise.

Les échafaudages qui obstruaient la place, lui donnaient l'aspect d'une forêt; on ne voyait de toutes parts qu'étagères, poutres d'équarrissage, leviers, grues et autres machines; il eût été difficile d'énumérer la longue file de chariots chargés de bois, de fer, de câbles et de chaînes. Au milieu de tout ce tumulte, on apercevait un seul homme que les ouvriers salueaient avec respect, et qui, un portefeuille à la main, suivait en silence et attentivement la marche des travaux. C'était Fontana.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et déjà l'on touchait au jour fixé pour le transport de l'obélisque. Il ne fallut pas moins de 800 hommes et de 70 chevaux pour l'amener à côté de son piédestal.

Le grand jour était venu; dès le lever du soleil les toits et les fenêtres des maisons qui encadraient la place étaient garnis de spectateurs, 300 personnes seulement purent trouver place sur les échafaudages dressés pour la noblesse. Les ouvriers attendaient le signal; les chevaux étaient attelés; et d'énormes câbles entouraient l'obélisque.

Un silence de mort régnait dans cette foule. Ses regards se portaient tristement sur un coin de la place, où s'élevait un échafaud; le bourreau y était debout, une hache saisie à la main.

Le chef des abîmes proclama. Que le saint-père ordonnât à tout le monde de garder le plus religieux silence, dès que l'on entendrait le tintement de la cloche du Capitole.

Un spectacle de ce genre était assez du goût de Sixte. Quelque temps auparavant il avait fait pendre en face de son appartement, et au moment où il dînait, un gentil homme espagnol coupable d'un meurtre; et il s'était levé gaiement de table en avouant que jamais il n'avait diné de meilleur appétit.

Fontana se trouvait depuis deux heures au Vatican pour y recevoir la bénédiction du pape; il s'approcha d'un pas ferme vers la balustrade qui donnait sur la place, portant un drapeau rouge, et tout hoché de noir; son figure était pâle. En regardant l'obélisque il agita son drapeau, et au même instant le son grave et plein de la grande cloche se fit entendre; la foule s'inclina et se tint profondément recueillie.

En ce moment une jeune fille laudait les flots du peuple; ses regards tristes et inquiets rencontrèrent ceux de Fontana, qui d'un geste le rassura; c'était sa bien-aimée, sa fiancée, la belle Antonia !.

L'architecte fit un nouveau signal avec son drapeau. Un coup de cloche tinta dans les airs, et cette scène imposante fit place à une autre. Tout s'ébranla, se mit en mouvement; ouvriers, chevaux et machines. A un nouveau coup de cloche tout redevenit muet. L'obélisque était déjà dressé de quelques pieds. L'architecte le regarda avec attention; grimpa sur les échelles, pour s'assurer de

la solidité des câbles et des poulies, et redescendit avec un air satisfait:

Antonia le regarda en soupirant, et pour dérober son émotion à la foule, abaissa son voile.

(La suite au prochain numéro.)
(Gazette du Havre.)

AVIS DIVERS

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,

Adre. Barrere.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de ferrurerie et armurerie de messieurs Richaud et Demet, situé rue de la Fédération-Platz, à 2 1/2 cuadro de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de ferrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montevideo, rue de los trenta y tres, au magasin de meubles, en face du café du Commerce.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à, celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en toute ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriote frances duran razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la arseillerie, le Chant du Départ, les Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

AVIS.

On demande un garçon de café. S'adresser au café Labastide au Moello.

La lithographie de monsieur Gielis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste viné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grand parti de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gérant, J. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras No: 9.